**Chamallow**

**Niveau 4è**

Participation individuelle

Sujet : « Quoi de neuf ? »

Titre : « Ce que j’ai perdu ce jour-là »

Le parfum subtil des roses rouges posées sur mes genoux s’enroule autour de moi. Je sens mon téléphone dans la poche de mon jean vibrer contre ma cuisse. Je ne peux réprimer un sourire. C’est sûrement Evan. Je ne sais pas pourquoi je suis aussi heureuse à cause d’un simple message. Je peux pourtant voir du coin de l’œil mon frère, les mains crispées sur le volant. Je ne peux plus sentir la moindre sensation dans mes jambes. Alors pourquoi est-ce que je continue à sourire bêtement alors que tout va mal ?

Je repense à il y a une semaine, à ce jour fatidique. Je me souviens m’être cramponnée à la taille de mon petit ami, le vent glissant dans mes cheveux. Je repense au ronronnement bruyant de la moto avant que je ne vois le faon pétrifié sur la route avec ses grands yeux plein d’horreur. Je sais que j’ai tenté de faire freiner Evan et que tout a basculé. Il y a eu cette douleur horrible dans mon dos, le sentiment terrible de mourir à petit feu, les sirènes hurlantes suivies des gyrophares aveuglants et les visages inquiets de mes parents. Tout me revient par flashs saccadés. Je me recroqueville dans mon siège en essayant d’oublier ces images à jamais gravées sur ma rétine. C’est seulement maintenant que je réalise que j’aurais pu y laisser ma peau. Le choc m’envahit.

La main tiède de Thomas se pose sur ma joue, me faisant réaliser que des larmes zèbrent mes joues rougies par le froid. Il s’est arrêté près d’un bosquet d’arbres et me dévisage d’un air grave sans retirer sa main. J’enroule mes doigts autour des siens et les serre contre mon visage.

« Je suis là Léa, » murmure-t-il avec douceur.

Je hoche la tête comme pour lui signifier que sa présence discrète me rassure. Je renifle et essuie mes pleurs d’une main. J’ai beau m’être éloignée de mon frère ces temps-ci, il reste ma bouée de sauvetage, celui à qui je peux me raccrocher et me laisser aller dans les temps difficiles. Comme maintenant. Je contemple mes jambes inanimées.

« Le docteur a dit que je n’allais sûrement plus jamais pouvoir marcher sauf si j’y mettais toute ma force, je chuchote tristement. Comment je vais faire pour continuer à jouer au basket ? Plus personne ne va me respecter si je viens en fauteuil en cours ! ».

Je serre les poings et laisse couler une nouvelle volée de larmes, cette fois de colère. Thomas n’ajoute rien et ouvre simplement sa portière avant de sortir de la voiture. Je le vois allumer une clope et fermer les yeux, savourant chaque bouffée de fumée. Le silence oppressant devient ma seule compagnie. Je lui en veux de m’abandonner ainsi alors que tant de questions tourbillonnent sous mon crâne.

Une boule se forme dans ma gorge, mélange d’inquiétude, de peur et de frustration. Où est passé mon grand frère protecteur et toujours à l’écoute ? Il m’a carrément abandonné ! Je ne le vois même plus ! Soudain il ouvre ma portière et me prend brusquement dans ses bras comme si j’étais aussi légère qu’une plume.

« Eh ! je proteste. C’est un kidnapping ou quoi ? Je ne suis pas… »

J’interromps ma tirade quand je me rends compte où nous nous trouvons. Je suis au sommet d’une colline verdoyante surplombant une vallée. Au creux du vallon, un ruisseau coule paresseusement, zigzaguant entre les saules pleureurs, les bouleaux aux troncs blancs dénudés et les cerisiers dont les lourdes ramures ploient sous la multitude de fleurs d’un rose timide qui les recouvrent. Des fleurs de pissenlit sont suspendues en équilibre précaire dans le ciel azur au beau milieu du jeu de lumière des rayons solaires.

Mon frère se met à dévaler la pente. Le vent gifle mes joues et m’envoie valser mes cheveux dans la figure mais je m’en moque. A cet instant précis, malgré les jambes que j’ai perdues, je suis la personne la plus heureuse du monde. Cette sensation grisante de liberté, cette lourde vibration émanant de la terre, tout ça gonfle mon cœur de joie. Je tends la main vers le ciel bleu et quand Thomas arrive en bas de la pente, je suis aussi essoufflée que, si moi aussi, j’avais couru.

Il me dépose délicatement au bord du ruisseau au milieu des fleurs et de l’herbe tendre qui ondoie sous la douce caresse d’une brise printanière. Tout est magique ici. Un rire incontrôlable me saisit et bientôt mon frère se joint à moi et nos rires s’entremêlent et explosent, laissant libre cours aux émotions si contradictoires qui s’affrontent en nous. Une pointe d’espoir sourde en moi et une légère pulsation l’accompagne comme un deuxième cœur.

Thomas m’aide à me mettre debout et je reste là sur mes jambes tremblantes à deux doigts de m’effondrer, fière mais vacillante. Je me sens bien et je me dis que peut-être tout n’est pas perdu. J’échange un regard complice avec mon frère tandis qu’il me retient par la taille m’empêchant de m’effondrer.

« Merci », je souffle, du bout des lèvres.

Je tente un pas prudent vers l’eau fraiche qui tournoie mais je tombe avant d’avoir pu en faire un deuxième. Seulement je m’en moque. Je suis en vie et pour le moment c’est tout ce qui compte.